Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
2e CUIRASSIERS **Historique** **1914-1918**	**Cavalerie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr/** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : Chapelot (Paris) Sd	Transcripteur : **MF. Robelin** Date : **2017**

Ancestramil

HISTORIQUE

DU

2e RÉGIMENT DE CUIRASSIERS

_____

AVANT-PROPOS

_____

TON étendard, Cuirassier, porte sur sa soie tricolore les quatre plus brillantes étoiles du ciel napoléonien : AUSTERLITZ, MARENGO, LA MOSKOWA, VAUCHAMPS. Lorsqu'on te le présenta pour la première fois, ce drapeau, c'était par un beau jour de soleil. Souviens-toi ! Au milieu d'un carré, droit sur son .cheval, ton colonel a l'air d'attendre. Il fait un signe : les trompettes vibrent et pressent leurs notes rapides ; un froissement, un éclair animent la masse immobile de tes frères, puis tout retombe dans l'impassibilité première : pas un cheval ne bouge, on dirait qu'ils savent. Un souffle héroïque passe sur toi; tu frissonnes, mon bleu! C'est la Patrie qui te bénit. La vois-tu, la Patrie ? 7iens, elle arrive au galop, elle est là. En face du colonel, cette soie qui flotte, c'est elle ! C'est pour cet emblème-là qu'on vit, soldat, et c'est aussi pour lui qu'on meurt !..

Par, un beau jour tout pareil, par un rutilant soleil d'août, tu es parti pour te battre : quel beau jour ! La revois-tu la route qui conduisait à la gare de la Chapelle ? Les as-tu encore dans l'oreille, les clameurs et les vivats de la foule qui t'acclame ? Pour elle, tu es déjà un héros, car tu pars la défendre ; es-tu fier ! Et les mains qui se tendent, et les fleurs qu'on te jette, et les baisers que t'envoient à pleins bras des femmes qui pleurent, c'est déjà de la Gloire. Ils sont partis comme cela, les anciens qui ont écrit de si belles choses sur ton étendard; et tu te dis que, comme eux, tu reviendras, grandi.

Cinq ans ont passé, lourds d'angoisse, lourds de fièvre. De tes frères, combien sont morts. Hélas, la victoire, ça s'achète cher; tu le sais, tu t'en es rendu compte ; comme tu as souffert!

Des plis sont restés à ton front ; des rides ont creusé tes joues, quelque entaille te marque à jamais, et bien, tout cela, vois-tu. c'est la signature de la gloire, sur ta chair !

Tu vas rentrer chez toi, heureux d'en avoir fini, fier cependant d'avoir participé au triomphe de la France. Tu n'oublieras rien, certes, mais malgré tout, permets-nous de t'offrir ce petit livre, dans lequel nous avons relaté tes exploits. Tu le mettras dans le tiroir aux souvenirs, avec ton livret militaire, et plus tard, tu le montreras à tes enfants, pour qu'ils comprennent bien la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers toi.

Apprends-leur, mon ami, qu'à défaut d'autre héritage, tu leur as donné la paix de droit et de justice, conquise de haute lutte sur les Barbares d'Outre-Rhin.

_____

EN BELGIQUE

———

Le 3 août, à 1 heure du matin, le 2e cuirassiers débarquait à Liart et à Aubigny-les-Pothées. Il s'installait dans deux cantonnements, Aubigny-les-Pothées et Lepron-les-Vallées, et y stationnait pendant la journée du 4 août. Le 5, à 4 heures, il se portait sur Sedan pour y cantonner en fin d'étapes.

Dans l'atmosphère surchauffée de ce mois d'août, face à la frontière, que de rêves sont venus te visiter, soldat ! Berlin t'apparaissait tout proche, alors, et, plein de confiance, tu n'aurais, certes, cédé ta place à personne.

Le 6 août, jour mémorable, la frontière fut franchie à Bouillon, et tu saluas du sabre le noble Drapeau Belge. Te souviens-tu de l'enthousiasme des habitants de la petite ville, des fleurs, des cigares, des tartines, des chopes offerts avec une touchante spontanéité, et des voix des enfants criant sur ton passage : « Vive la France ! » avec un si drôle accent !

Nous cantonnons le soir à Carlsbourg. Certes, il n'y a pas besoin de ravitaillement militaire ; tous les foyers te sont ouverts et les habitants t'offrent leurs provisions de bon cœur ; quels braves gens !

On dirait que devant nous les Allemands font le vide, que devient donc leur cavalerie ? Les dragons de l'avant-garde te diront qu'elle évite le combat. Allons la rejoindre ! Le 8, en route pour Liège ! Ce coup-ci, ça paraît sérieux : 70 kilomètres dans la journée, et le lendemain presque autant ; ton cheval commence à la trouver mauvaise : on mange peu et on boit encore moins.

Le 10, cependant, on s'arrête à Resteigne. Ouf ! tu vas pouvoir secouer la poussière qui te recouvre, et regarder d'un peu près ton fidèle compagnon dont les fourchettes, n'en doutes pas, commencent à être sensibles. Oui, mais il ne faut pas s'endormir profondément : il y a du boche qui rôde ; une patrouille est signalée dans des boqueteaux, aux lisières du village. Un peloton la chasse, elle fuit : un brigadier manque de peu la capture d'un uhlan ; quelle déveine, on aurait bien voulu voir la tête qu'ils ont !

Le 11, on repart. Il paraît qu'on nous a envoyé pour voir, et puis aussi un peu pour être vus. Nous sommes bien en avance sur le gros de nos forces ; nous le renseignons, nous le couvrons, comme un bouclier mobile, qui s'efface au moment opportun. On a besoin de nous ailleurs.

Le 12, le 13, le 14, nous cantonnons sur la rivière Lesse et nous tenons les avant-postes : des patrouilles rôdent partout et rencontrent quelques cavaliers ennemis ; c'est un gibier qui ne se laisse pas approcher ; dès qu'ils voient nos cavaliers, les uhlans se sauvent en tirant des coups de carabine à cheval : beaucoup de bruit pour rien.

Malheureusement, la fatigue, la chaleur font quelques victimes. La situation du 10 qui portait 646 hommes de troupe, n'en porte plus que 623.

Le 15, le 16, le 17, on « fait de la route » dans la direction du nord-ouest. La mission du C. C. est la suivante : se porter sur Orbais et attaquer toutes les forces ennemies qu'il rencontrera.

La 1re D. C. est au centre, elle a la 3e D. C. à sa gauche, la 5e à sa droite. C'est la bataille de Louvain qui commence.

La 1re D. C. arrive sans encombre à Perwez, dépasse la route de Louvain à Eghezee. Les batteries prennent position face à la ligne Gerompont-Offus et ouvrent le feu ; la canonnade fait rage dans la direction du Nord et du Nord-Est ; nos patrouilles, qui couvrent l'établissement de l'artillerie, reçoivent des coups de fusil.

Vers 14 heures, des batteries allemandes ont pu arriver à Geest-Gerompont, car la 3e D. C. n'est pas parvenue à la hauteur des deux autres, et ne couvre pas leur flanc gauche. Les obus tombent, nombreux d'abord sur nos batteries, puis sur le Régiment. Tir peu efficace, d'ailleurs, un déplacement de 200 mètres nous met à l'abri.

Le 19, la Division se porte sur la route Quatre-Bras-Jodoigne, direction Nord-Est. Le 2e cuirassiers débouche de Malprouve, mais l'avant-garde de la 5e B. D. n'a pu déboucher du bois du Buis et la 3e D. C. est fortement accrochée aux lisières Nord Est de ce bois ; l'artillerie se met en batterie et permet à la Division de se retirer progressivement ; le Régiment est à l'arrière-garde. Le combat cesse à 15 heures.
Cantonnement à Tongrinnes.
Le 20 août, le C. C. se retire dans la direction de l'Ouest, vers Charleroi, pour s'y refaire ; hommes et chevaux en ont besoin.
Le 21, nous stationnons à Forchies-la-Marche, mais à 15 heures l'ordre est donné de se tenir prêt à monter à cheval ; on entend la canonnade et la fusillade dans la direction de Courcelles. Un sérieux combat se livre dans la région d'Orbais, le 1er cuirassiers, cantonné à Piéton, est au contact immédiat de la cavalerie ennemie.
La D. C. s'établit face au Nord, aux lisières de Anderlues ; nos patrouilles sont au contact.
Le 22, les D. C. sont relevées par une brigade d'infanterie, et se reportent en arrière. Le 2e cuirassiers cantonne à Erquelines, sur la frontière. La canonnade est intense vers Charleroi et Binches. A 20 heures, le Régiment se porte, dans la partie Est de Jeumont, il garde le pont de la Sambre.
Nous repartons de Jeumont et cantonnons à Cerfontaine, dans le camp retranché de Maubeuge. Ainsi, nous quittions la Belgique. Du 5 au 22 août, le gros de la colonne avait parcouru plus de 600 kilomètres sur route, par une chaleur torride. Les chevaux, épuisés par la fatigue et la soif, avaient effroyablement baissé d'état. Certes, nous avions rempli notre mission, mais c'est avec un serrement de cœur que nous franchîmes, pour la seconde fois, la frontière ; le sol de la France allait être violé.

LA RETRAITE

Le 24 août, une violente canonnade se fait entendre à l'est de Maubeuge. Les Armées françaises battent en retraite ; les convois de la 70e D. I. passent dans nos cantonnements, ce sont les mauvais jours qui commencent.
Le 25 août, tout le C. C. se porte vers l'Armée anglaise, dans la région de Le Cateau, puis de Cambrai. Ce que nous fîmes, les 25, 26, 27 et 28, nous nous en sommes à peine rendu compte des marches, des contre-marches, des patrouilles dans la nuit noire, pendant lesquelles souvent Français et Boches s'interpellent, des mises à pied brusques, des canonnades violentes, un tourbillon de poussière sur le tout, ce sont les seuls souvenirs confus qui nous restent. Cependant, cette confusion apparente n'était pas sans raison ; ces marches forcées, ces fatigues, ces combats, ont servi à quelque chose : à sauver le flanc gauche du 2e C. A. anglais, et à permettre la retraite sur Noyon de toute l'Armée anglaise.
C'est dans les termes suivants que le général **SMITH Dorrien**, commandant le 2e C. A. anglais, exprimait sa reconnaissance aux cavaliers du 1er C. C. :

The United service Club
PALL MALL
LONDON. — W. B

Le 31 décembre 1916.

à Monsieur le Général SORDET.

Mon cher Général, J'éprouve réellement une profonde tristesse, en apprenant que vous n'avez eu connaissance, que par hasard, de la gratitude éprouvée envers vous et le 1er C. C. Français par le 2e C. A. Britannique, pour le grand travail accompli par vous tous, et particulièrement en dernier, au cours de la journée du 26 août 1914.
Vous voudrez bien vous souvenir que, dans la matinée du 27 août, vous m'avez envoyé un officier d'Etat-major à Saint-Quentin, pour me mettre au courant de ce que vous aviez fait, et de ce que vous étiez en train de faire ; par son intermédiaire, je lui adressai un message, vous exprimant mes plus vifs remerciements, pour vous personnellement, et toute mon admiration pour l'énergique résistance qu'avait opposée votre corps à l'avance allemande entre Cambrai et la gauche des troupes anglaises dans le voisinage d'Esnes, pendant la journée précédente. Au cours de cette même journée du 27, vers midi, j'envoyais une dépêche particulière au commandant en chef l'Armée anglaise, lui demandant de faire exprimer par l'intermédiaire du commandant en chef français, mes remerciements au général Sordet et à ses braves troupes. Je veux simplement conclure que, dans la préoccupation de la retraite, mes remerciements n exprimés officiellement n'ont pu vous parvenir, et j'en suis vraiment profondément désolé.
Ce que vous avez lu dans le livre du major **Corbett SMITH** est un extrait exact de l'ordre du jour que j'adressai aux troupes sous mon commandement, le 29 août 1914.
J'éprouve un grand plaisir à vous en envoyer une copie, et je serais sincèrement heureux d'apprendre que le 1er C. C. en a eu connaissance.
J'ai été frappé de ce fait que, n'ayant pas été informé de ma gratitude, pour l'aide que vous et le 1er C. C., nous avait apportée le 26 août 1914, il est possible que le général Joffre n'en ai pas entendu parler davantage. C'est pourquoi je lui écris en lui envoyant une copie de mon ordre du jour.
J'ai toujours éprouvé un véritable regret, de ne jamais avoir eu le plaisir de vous serrer chaleureusement les mains, et de vous remercier personnellement d'avoir sauvé mon flanc gauche en l'empêchant d'être enveloppé dans cette journée si critique.
Permettez-moi, en terminant, d'exprimer l'espoir que 1917 vous apportera, à vous et aux vôtres, beaucoup de joie, ainsi que la Paix avec l'honneur des troupes alliées.

Signé : SMITH DORRIEN.

A la page 175 de son livre intitulé : « La Retraite de Mons », le major Corbett Smith raconte comment le général Smith Dorrien, entouré de deux officiers de son Etat-major, suivait du haut d'une colline les péripéties de la bataille.
« Grand Dieu, s'écrie tout à coup le général, les Allemands ont tourné notre gauche », et sautant sur son cheval, il partit dans la direction du feu.
A son étonnement et à sa grande joie, il constata en arrivant, à l'extrémité gauche de son armée, que la canonnade provenait non d'un parti allemand victorieux, mais de nos camarades français. Jamais aide ne fut plus opportune et rarement elle fut apportée dans un cas plus dramatique.

D'après tous les rapports, le général **SORDET**, avec sa cavalerie, se trouvait à 40 milles à droite de l'armée anglaise, et laissait reposer ses chevaux éreintés.

Cependant, dès les premières demandes d'appui, grâce à son esprit de résolution et à sa- grande énergie, avec son corps de cavalerie, il entreprit sans hésiter cette longue marche forcée (Dieu seul sait comment les chevaux ont pu la faire), et, avec ses escadrons et ses batteries à cheval, il parvint à se glisser sur notre gauche.
Chacun sait de quel splendide travail sont capables les artilleurs français ! Ce jour-là, je l'affirme, ce fut un de leurs meilleurs jours.
Ce fut un épisode tragiquement émouvant, et je ne m'explique pas pourquoi les détails — dans un simple esprit de justice à rendre à nos alliés — n'en ont jamais été publiés.
« Vous trouverez le jugement de l'inappréciable secours qui nous fut alors apporté par le général **SORDET**, dans les procès-verbaux du général **SMITH Dorrien** qui se trouvent à la fin du volume. »

Le 29 août, la 1re D. C. se porte sur Roye, les chevaux sont à bout, et pourtant ils n'ont pas encore achevé leur calvaire ; déjà cependant ils trébuchent, fourbus, épuisés par la soif : les routes en sont jalonnées ; on en voit qui, couchés, le flanc creux, achèvent de mourir. Leur pauvre œil voilé s'ouvre languissamment au passage des colonnes, ils cherchent à hennir, à redresser leur tête, et nos cœurs se serrent devant tant de détresse. O ! chevaux de France, vous aussi avez votre page de gloire et de souffrances au Livre d'or de nos victoires. Vous avez droit à la reconnaissance de ceux que vous avez sauvés.! ! !
Pourtant, même sans chevaux, il faut encore se battre ; avec les éléments de la D. C., les moins fatigués, on forme une brigade provisoire, dont la mission est de rester en contact en s'efforçant de retarder l'avance allemande. Les cuirasses sont enlevées pour alléger hommes et chevaux, dont le labeur promet d'être écrasant.
Le 30, à 5 heures, la brigade se rassemble au sud d'Andechy. Il est temps : déjà une attaque allemande, venant de Damery, s'étend sur le front Andechy-Villiers-les-Roye. L'énergique résistance des éléments à pied, le feu nourri d'une batterie adjointe à la brigade, obligent les Allemands à stopper ; mais les colonnes ennemies débouchent de Roye, marchant sur Villiers-les-Roye. Il faut se replier, accablés par le feu des tirailleurs. Protégés par le tir de leur batterie, les escadrons se décrochent, se portent sur Marquivilliers, puis, Popincourt. Une division de réserve établie dans le village a été obligée de se retirer ; la brigade provisoire lui sert d'arrière-garde, jusqu'à Estrée-Saint-Denis, où elle arrive, épuisée, après une marche de 70 kilomètres, ayant perdu une S. M. hors de service, et une douzaine de chevaux.
Le 31 août, le rassemblement se fait au sud-est d'Estrée-Saint-Denis. La mission est la suivante : retarder la marche des colonnes ennemies entre la voie ferrée de l'Oise, et tenir le soir sur la ligne Saint-Martin-Longeau-Jonquières ; le lendemain il faut franchir l'Oise à Pont-Sainte-Maxence, et tenir coûte que coûte le plateau de la Boissière ; les colonnes allemandes débouchent de la forêt de Compiègne, de Fay, de Néry, de Mont Cernon. C'est la vague qui submerge tout ; comment l'arrêter ? Le général commandant la D. C. pense à Reischoffen, il demande la charge. Hélas ! les chevaux qui se traînent à peine, sont incapables du moindre galop ; à pied donc, et feu partout ! Sous les obus de 6 batteries qui tirent à vue, les cavaliers tiennent bon jusqu'au soir. Poursuivis par les schrapnells, ils retraitent enfin, leur mission terminée.
Le 2 septembre, ils se portent sur Fontaine-les-Corps-Nus, pourchassant les éclaireurs ennemis et occupant ce village. Le soir, on leur donne un peu de repos, à Mortefontaine. Ils y sont à peine arrivés qu'un parti de cavaliers et de fantassins ennemis les attaque.
Il faut encore s'en aller ! La forêt d'Hermenonville est pleine d'ennemis, les éclaireurs de pointe, en arrivant à Moussy-le-Vieux, sont reçus à coups de fusil ; les cavaliers s'installent à la sortie est de Dammertin, qu'ils tiennent jusqu'à l'arrivée d'une brigade d'infanterie.
La colonne se dirige ensuite sur Mitry-Mory, où elle bivouaque. Les effectifs ont fondu de plus de la moitié ; beaucoup de cavaliers du 1er et du 2e cuirassiers n'ont pas rejoint depuis l'affaire

de Mortefontaine ; les chevaux n'ont pas été désellés depuis 40 heures, et n'ont pas eu de distribution. Les mitrailleuses ne peuvent plus être servies, l'artillerie est incapable de trotter, il n'y a plus ni fers, ni clous. Mais enfin, la mission de la brigade provisoire se termine.
Le 4 septembre, elle reçoit l'ordre de rejoindre le C. C. Elle cantonne le 5 à Fresnes ; le 6, elle se porte dans la direction de Penchard, elle est en butte au feu de nombreuses batteries d'obusiers. La brigade marocaine vient d'enlever Penchard, en le débordant. Les cavaliers reçoivent l'ordre de fouiller ce village, ainsi que celui de Neufmontiers ; ils y trouvent quelques groupes d'Allemands qui se laissent désarmer sans résistance, ainsi qu'une ambulance où sont hospitalisés environ 250 blessés.
Le 7, enfin, la brigade provisoire rejoint à Nanteuil-le-Haudouin la division, qui avait, cahin-caha, continué sa route vers le sud jusqu'à Garches, où elle avait reçu des renforts. Les Armées françaises avaient arrêté leur retraite, la bataille de la Marne commençait à se transformer en victoire.
La Division reprend la marche en avant ; elle se porte à l'attaque de Betz, que les Allemands abandonnent, puis, le 8, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, elle progresse dans la direction de Gondreville ; des reconnaissances hardies pénètrent dans les lignes allemandes ; grâce à elles, le commandement se rend compte qu'un certain flottement se manifeste dans l'offensive de l'ennemi : le bloc compact des masses allemandes commence à s'effriter — mais la bête n'est pas morte.
La D. C. se portant sur la droite ennemie, est arrêtée à 2 kilm. de Crépy-en-Valois ; notre gauche perd du terrain, on entend en arrière une violente canonnade dans la direction de Rosières. Une reconnaissance apprend qu'un régiment de cavalerie ennemie occupe ce dernier village ; nos convois sont pris sous des feux d'artillerie. La situation est dangereuse, des patrouilles vont reconnaître des passages dans le bois du Roi, en vue d'un repli éventuel.
Cependant, l'ordre est donné d'enlever Rosières, qui tombe bientôt ; l'engagement dure de 15 heures à 18 heures ; le 2e escadron, pied à terre, chasse de Montepiloy un escadron de hussards ennemis.
Le soir, le régiment retraite par la route de Rully, puis revient sur Montepiloy, où une échauffourée se produit entre notre ayant-garde et quelques cavaliers ennemis. Enfin, la Nonnette est franchie à Mont-l'Evêque, et le régiment va cantonner à Ver, après avoir traversé la forêt d'Ermenonville très rapidement.
Le lendemain, il se porte sur Avilly, où il bivouaque.
Du 7 au 10, la situation n'était pas encore très nette ; les Allemands n'avançaient plus, mais leur retraite n'était pas encore commencée : les tentatives des cavaliers pour percer n'avaient pas été couronnées de succès importants ; à Crépy-en-Valois, à Rosières, ils s'étaient heurtés à une résistance acharnée. Cependant, le 11, les succès remportés sur tout le front déterminaient les armées allemandes à abandonner le fruit de leur offensive si rapide.

———

LA COURSE A LA MER

———

Retraitant vers le nord, leurs colonnes décimées et déçues, reprirent le chemin déjà parcouru avec une si grande vélocité, que les armées françaises, également épuisées, ne purent rien faire que de les suivre, et que la cavalerie elle-même ne put jouer dans toute son ampleur le grand rôle de la poursuite qui lui incombait. Il est évident que si, dans cette « Course à la Mer », les divisions de cavalerie avaient pu franchement déborder l'aile droite ennemie, et, par un mouvement tournant, se rabattre dans la direction de l'est, coupant ainsi les forces allemandes

de leurs voies ferrées, la défaite de la Marne se fut tournée en un désastre complet, dans lequel l'armée von Kluck eût laissé le plus clair de ses effectifs.
Malheureusement, ayant fourni depuis le 2 août des marches ininterrompues, dans des conditions épouvantables, la majorité des chevaux était incapable d'un effort aussi considérable. De plus, le temps jusqu'alors chaud et sec, changea brusquement ; il se rafraîchit et la pluie vint encore, si possible, aggraver les conditions déjà déplorables de l'offensive reprise.
Le 11, le C. C. est sur les emplacements qu'occupait l'infanterie allemande le 1er septembre. Mais la forêt de Compiègne est encore fortement occupée : on l'évite ; le 12, nous franchissons l'Oise à Verberie sur un pont de bateaux. Le ravitaillement arrive mal et les villages, consciencieusement pillés par les Allemands, offrent peu de ressources ; les hommes et les chevaux restent continuellement sous la pluie.
Le 13, le Régiment arrive à Rosières ; son avant-garde est accueillie par une vive fusillade à laquelle ripostent les hommes du convoi rangés sur la route ; un peloton de cavalerie allemande tient le village. Un détachement de cuirassiers part à sa poursuite mais ne réussit pas à l'atteindre.
Toujours en contact, la marche en avant, très lente, reprend le 15 ; la Somme est franchie à Péronne.
Le 16, le Régiment sert de protection à une brigade de hussards qui doit couper à Bohain la ligne Saint-Quentin - Maubeuge.
L'opération réussit. Des convois ennemis sont signalés à Fayet (Saint-Quentin). La 2e B. C. protège les 5e et 11e B. D. qui vont en tenter la destruction.
Le 17 la 1re D. C. marche sur Vermand sous une pluie diluvienne ; à peine la ferme Senaves est-elle dépassée qu'une vive fusillade se fait entendre vers Fléchins ; un détachement ennemi, arrivé en auto, a ouvert le feu sur la tête de colonne, tuant le général **BRIDOUX** et un officier de son Etat-Major.
Le 18, nous cantonnons à Doingt, et nous y faisons la police ; quelques civils sont arrêtés sous l'inculpation d'intelligences avec l'ennemi.
Le 21, des reconnaissances sont envoyées à Epéhy ; le 23, un escadron est envoyé en découverte sur Roisel. Une forte reconnaissance se dirige sur Bernes. Elle reste deux jours en plein milieu des lignes ennemies et rejoint avec de grandes difficultés le 25, au travers des marais de la Somme, rapportant de précieux renseignements sur la marche de l'ennemi qui, à l'abri de fortes arrière-gardes, remonte à toute vitesse vers le nord.
Un demi-régiment est mis pied à terre, et protège la progression d'éléments d'infanterie dans le bois de Bures. En pénétrant dans le village d'Argicourt-le-Haut, la pointe d'avant-garde est prise sous un violent bombardement qui met le feu au village. La progression est arrêtée, le combat s'engage avec des éléments cyclistes allemands. Le soir, le Régiment se reporte sur Feuillancourt, qui est enlevé d'assaut par l'infanterie allemande le 24, après une vive résistance de notre part. La D. C. se porte alors sur Albert puis Hardecourt. A l'est du village de Maricourt, elle est obligée de se replier devant les attaques de l'infanterie ennemie ; elle se défile aux vues de l'artillerie ennemie qui la prend violemment à partie, pour revenir au sud de Contalmaison.
Pour tâcher d'exploiter le succès de nos armes, le C. C. reçoit l'ordre de délimiter la gauche ennemie. La 1re D. C., à droite du dispositif, marche sur Gouzeaucourt. Des pelotons de découverte fournis par le Régiment partent en avant.
Le 29 septembre, la 1re D. C. se porte vers Croisilles, au-devant de la cavalerie allemande, mais cette dernière évite une fois de plus le combat, et l'action se borne à une violente canonnade de notre part.
Le 30, des éléments à pied du Régiment prononcent une attaque contre Croisilles, et en délogent quelques cyclistes ennemis.
Le soir du même jour, le 2e demi-régiment reçoit l'ordre de se porter sur Fontaine-les-Croisilles et d'en tenir les lisières sud et est ; deux pelotons s'installent dans le village et envoient une

patrouille sur Heudécourt. Elle trouve le village fortement occupé, est coupée de son peloton, et ne rentre que le 3 octobre. L'ennemi bombarde violemment Fontaines-les-Croisilles.
Le 1er octobre, le Régiment se porte dans la région de Douai.
Il envoie deux reconnaissances qui se heurtent, dans un épais brouillard, à de l'infanterie ennemie ; l'une d'elles perd son officier, grièvement blessé, et la moitié de son effectif.
Le 2 octobre, le Régiment bivouaque aux environs de Givenchy-Souchez. L'ennemi attaque et enlève Givenchy, nous forçant à un repli jusqu'à Gauchin-Legal. Le régiment reste en soutien de batteries jusqu'au 8 octobre.
Le 8, devenant flanc-garde à gauche de la D. C., il se porte sur La Bassée.
Le 9, la brigade reçoit l'ordre de garder les passages d'eau de La Bassée. Un escadron reste en soutien de batterie, un demi régiment est mis pied à terre, un escadron est gardé en réserve à cheval. Le demi-régiment pied à terre surveille le marais et les débouchés du canal que l'ennemi a franchis avant la prise du service ; il est obligé de se replier devant l'avance de l'infanterie ennemie, qui occupe Hantay après un violent bombardement. A 1 15 heures, le Régiment reçoit l'ordre de se porter sur la Rue des Trancharts. Il devient avant-garde de la D. C., et prend les avant-postes le soir. Un escadron réoccupe Hantay, surveillant le pont sur le canal, Salome et Coisin.
Le 10 octobre, la brigade se replie sur Festubert. Le 11, le Régiment est en réserve de la D. C. qui combat à pied sur la ligne La Quinque, Givenchy-les-La Bassée. Le combat traîne en longueur, l'artillerie agit d'une façon continue, des obus tombent sur les escadrons en réserve aux lisières de Festubert.
Depuis le 1er octobre, hommes et chevaux ont presque toujours été au bivouac, sans prendre aucun repos. Les distributions ne peuvent être terminées avant vingt-quatre heures ou 1 heure, et le plus souvent, l'ordre de monter à cheval arrive à 5 heures ; les chevaux restent sellés, ne reçoivent aucun soin ; les hommes ne peuvent se laver, ayant à peine le temps de se reposer quelques heures, écrasés qu'ils sont par la fatigue inhérente à d'incessants combats. Les habits sont en loques, les chaussures manquent, mais le splendide moral des cavaliers n'est pas altéré. Ils font tous les jours preuve d'une endurance et d'une bravoure à toute épreuve.
Le 12, le C. C. reçoit la mission de déterminer la droite ennemie, de prolonger, à gauche, l'avance du 1er C. A. W., et d'essayer, par la suite, de se rabattre sur l'est par un vaste mouvement tournant.
L'avant-garde se heurte à une résistance inébranlable ; la région est impraticable à la cavalerie ; les routes étroites sont bordées de canaux dans lesquels les chevaux tombent souvent et s'enlisent ; il est impossible d'utiliser les rares cheminements de cette région de plaines.
Les 13, 14, 15 et 16, le C. C. attaque entre le 1er et le 2e C. A. W. et s'empare d'Estaires et de Laventie. Le Régiment assure les liaisons par des patrouilles, puis se porte sur Fleurbaix-Armentières, au contact des forces ennemies qui se retirent. Le 18, la situation est la suivante : le 2e C. A. W. attaque direction sud-est ; sa gauche marche sur Marquillies, sa droite attaque La Bassée. Le 3e C. A. W. continue sa marche vers l'est. La 1re D. C. fait la liaison entre ces corps. Elle tient Fromelles et attaque Fournes ; puis, le 19, cède sa place en 1re ligne à la 3e D. C. Jusqu'au 1er novembre, le Régiment, qui change plusieurs fois de cantonnements, n'est pas engagé ; la 1re D. C. part ensuite au repos. Seuls, le 2e Cuirassiers et le groupe léger restent à la disposition du 2e C. A. W.
Le 2 novembre, le Régiment se porte entre Dranoutre et Neuve-Église, pour soutenir la ligne anglaise violemment attaquée, puis vers la Clitte, où il renforce une D. C. W.
Le 4, jour de l'attaque de Messines par les groupes légers, le Régiment assure les liaisons et se tient prêt à intervenir.
Le 6 novembre, les escadrons sont dispersés dans des divisions d'infanterie et sont destinés à leur servir de cavalerie divisionnaire. Ils se rassemblent vers le 11, sans avoir eu à combattre.

Le 14, le C. C. devient réserve de groupe d'armées. Jusqu'au 14 janvier, le Régiment cantonne à Bonnières (région de Frevent).

LA PÉRIODE DE STABILISATION

C'est le premier repos depuis le 2 août 1914. Mais ce repos est en réalité peuplé de travaux multiples et urgents. D'abord la remise en état des hommes et du matériel, ensuite une instruction nouvelle qu'amène la période de stabilisation. Le front semble maintenant fixé, et en fait, il le sera à peu près jusqu'aux grandes offensives allemandes ; c'est une nouvelle guerre qui commence, à laquelle on a donné le nom cruel de « guerre d'usure », mille fois plus atroce et plus déprimante que la bataille au grand jour. La cavalerie semblait n'avoir plus rien à faire : elle ne voulut pas céder à l'infanterie l'honneur total de tenir les avant-postes. Elle apprit à se battre à pied, modifia son armement, sa tactique, se plia aux circonstances, mais elle garda intacts cet esprit offensif, ce cran, qui furent toujours son apanage, et qui suppléèrent, il faut bien le dire, à l'imperfection de son armement et à la faiblesse de ses effectifs.
Le 20 janvier 1915, le régiment fournit un détachement pour les tranchées de la Fosse Calonne. Nous partons dans une tenue improvisée et réellement fort impropre à la marche à pied : les vivres de réserve, les munitions sont contenus dans le sac cachou attaché aux deux bouts à l'aide du surfaix, qui est porté comme une bretelle sur l'épaule droite. Nous gardons nos houzeaux, voire nos « éperons ». Cela évidemment n'altère pas notre vigilance mais nous alourdit considérablement.
Le 26, le détachement est relevé, et nous quittons le cantonnement de Bonnières pour embarquer le 12 février à Longeau. 'Nous débarquons le 14 à Vitry-le-François et cantonnons à Saint-Amand-sur-Fion, d'où nous partons le 21 mars, pour cantonner dans la région de Margerie-Hancourt.

Le 1er avril, la D. C. se porte dans la région de Verdun : le régiment cantonne à Thierville et quitte ce village le 16, pour embarquer le 26 à Revigny.
Le 1er mai, de Bonvillers, un détachement de 217 hommes part aux tranchées de Parvillers et il y reste huit jours.
Le régiment se porte dans la région de Domart-en-Ponthieu, puis de Candas.
Le 3 juillet, un détachement part aux tranchées de Rivière-Grosville ; jusqu'au 16 août, les relèves se succèdent dans ce secteur calme : les pertes sont légères (pendant ce temps les éléments restés aux chevaux changent plusieurs fois de cantonnements). Le 21 septembre, les cuirasses sont supprimées, et le 25, lors des premières attaques au nord d'Arras, le régiment se porte au bivouac, dans les environs de Acq. Il y passe 5 jours sous une pluie battante, mais les succès de l'infanterie restant limités, il ne peut intervenir. Il revient alors dans la région d'Hesdin, prend la surveillance des voies ferrées et envoie en même temps des détachements aux tranchées du bois en H (Souchez). Ce secteur encore très agité impose aux cavaliers de dures souffrances : le froid et la boue qui sévissent sont les causes de nombreuses évacuations pour pieds gelés.
Le 11 novembre, nous recevons les nouveaux casques, d'un modèle semblable à ceux de l'infanterie.
Le 17, le régiment est relevé dans le secteur du bois en H et reprend celui de Bailleulval-Beaumetz qu'il tient en se relevant avec les autres régiments de la division, jusqu'au 13 février 1916.

Les éléments restés aux chevaux se portent dans la région de Berck-Plage que le régiment quitte le 19 février pour se porter dans celle de Gournay-en-Bray.
Le 16 avril, il fournit 210 cavaliers qui tiennent les avant-postes à Marquivilliers. Les détachements, en se relevant avec ceux du 1er cuirassiers, se succèdent jusqu'au 19 juin.
Pendant le séjour fait dans ce secteur, le régiment a exécuté un coup de main sur un poste ennemi, dont il s'agissait d'évaluer l'importance. Le 31 mai, une reconnaissance sortait des tranchées du Pigeonnier, après une courte préparation d'artillerie, franchissait à toute vitesse les 120 mètres qui la séparaient du P. E. allemand, en chassait à la grenade les occupants, faisait sauter les abris, et rentrait dans nos lignes, sous le feu des mitrailleuses, sans avoir à subir aucune perte.
Le 20 juin, le régiment quitte la région de Gournay et se porte dans celle de Crève-Cœur-Conti.
Le 10 septembre, lors des attaques de la Somme, il quitte ses cantonnements pour se porter dans la région de Savy-Berlette au bivouac. Des pistes sont aménagées aux travers des tranchées entre Maricourt et Bouchanesnes. Mais, le 30, devant les succès incomplets de l'attaque, les régiments de la 1re D. C. se retirent dans la direction de Grandvilliers.
Le régiment cantonne à Thoix et à Courcelles, il en part le 11 novembre et se porte dans la région de Houdaucourt-le-Fayel.
Le 17, un détachement part aux tranchées (secteur de Tracy-le-Val).
Le 23, les éléments aux chevaux se portent dans la région de Nanteuil-le-Haudoin, puis de Meaux.
Le 11 décembre, un détachement relève, au secteur de Tracy, les éléments du régiment partis le 23 novembre et dès lors les relèves se succèdent sans interruption, jusqu'au 7 mars 1917.
Pendant cette période, une des sections aux A. P. eut à supporter un violent coup de main de la part de l'ennemi. Le 18 février, au lever du jour, après une préparation d'artillerie, une forte patrouille allemande se portait à l'attaque d'une tranchée avancée ; grâce au déclanchement d'un barrage opportun et au sang-froid des grenadiers et des F. M., les Allemands ne purent aborder nos lignes et se retirèrent, laissant de nombreux cadavres dans nos fils de fer.
Dans ce secteur agité, le régiment subit des pertes assez sensibles.
Les éléments aux chevaux cantonnent dans la région de Persan-Beaumont, du 27 janvier au 7 mars.

LE REPLI ALLEMAND

Le18 mars, le régiment cantonné à Le Hamel et Contoire, reçoit à 18 heures l'ordre de se tenir prêt à partir à minuit. Les Allemands entament leur grand repli sur Saint-Quentin. Ils abandonnent les positions que les attaques de Picardie et celles de la Somme n'avaient pas réussi à enfoncer. Le système défensif, les réseaux, les tranchées, sont franchis de nuit le 19, entre Warsy et Roye, sur des ponceaux de fortune.
Le régiment se porte sur Villeselve et fait, en 24 heures, 90 kilomètres : des reconnaissances partent en avant, délimitant le repli des Allemands et permettant la progression de l'infanterie.
Le 20 mars, un escadron de découverte est lancé dans la direction de Saint-Quentin. Il envoie des renseignements précieux : la liaison des armées françaises et anglaises est faite sur la ligne Canisy-Toulle, aucun passage sur le canal de Saint-Quentin n'est accessible.
Par la destruction des ponts d'Artemps et du Hamel, et du fait de l'inondation provoquée par la rupture des écluses, les passages dans cette région sont impraticables. Une patrouille, en se lançant au travers des inondations, réussit à traverser le canal, s'avance jusqu'à la crête du Pont de Tugny, arrive sur les tranchées allemandes au moment où l'ennemi s'en retire sous la pression

du 23e Colonial venant de Saint-Simon ; elle regagne l'escadron en ramenant ses blessés et rapportant des renseignements précis.
Un deuxième escadron est envoyé en découverte le 21, dans le triangle compris entre le canal de Saint-Quentin et la ligne Saint-Simon, Essigny-le-Grand., Le Pont Veyry est établi sous un violent bombardement et deux reconnaissances franchissent le canal : la première, direction Essigny-le-Grand ; la deuxième, direction Saint-Quentin. Elles dépassent les avant-postes de l'infanterie et surveillent les mouvements de l'ennemi, et rapportent sous le feu des renseignements très intéressants.
Le 22 mars, un escadron est mis à la disposition d'un chef de bataillon dont les troupes attaquent la ferme Lamothe ; il participe à cette action et le soir garnit les tranchées au nord et au nord-est de Saint-Simon.
Le 23 mars, la mission du régiment est terminée : le repli allemand s'est arrêté. Devant le nouveau front maintenant fixé, l'infanterie s'installe ; après l'éclaircie de notre rapide avance, les tranchées se creusent à nouveau et se hérissent de défenses. La guerre ne semble pas près de finir et ceux qui la gagneront seront sans doute ceux qui sauront le plus longtemps souffrir.

———

SUR LE NOUVEAU FRONT

———

Le Régiment stationne quelque temps à Pondron puis, lors des attaques sur l'Aisne du 15 avril, il se porte dans la région de Fismes. Le 16, il bivouaque à l'Est de Glennes, mais ne peut participer à l'action qui se déroule devant lui ; il se retire et va cantonner d'abord dans la région de Meaux, puis dans la région de Villers-Cotterêts.
Le 3 mai, un détachement part aux tranchées de Barisis, il revient le 13.
Le 17, un deuxième détachement va occuper un secteur à l'Ouest de Coucy-le-Château.
Pendant la durée de ces deux séjours, malgré une grande activité d'artillerie, les pertes sont peu sensibles.
Le 2 juin, le Régiment fait mouvement et se porte sur Epagny, où il cantonne. Le 12, la Brigade fournit un bataillon à quatre compagnies et tient le secteur de Berjolet (Coucy-le-Château). La relève se fait le 27, et le Régiment va cantonner dans la région de Pontoise, à Courcelles-Mongeroult, qu'il quitte le 18 juillet pour se porter dans la région de Vesaponin, où il stationne.

Les détachements aux avant-postes se succèdent jusqu'au 17 septembre ; les régiments de la D. C., et le 4e cuirassiers, se relèvent entre eux. Pendant cette période, le secteur reste calme : les patrouilles françaises assurent la possession du « No Man's Land » et ne sont jamais inquiétées.

Le 21 septembre, le Régiment quitte Vezaponin et arrive le 30 dans la région de Pontoise, il y reste jusqu'au 16 octobre et se porte dans la région Chantilly-Senlis. Il fait mouvement le 30, pour retourner à Epagny.
Le 2 novembre, 265 hommes partent aux tranchées, du C. R. Berjolet, et les détachements de relève se succèdent jusqu'au 13 janvier 1918.

Une lettre du Général Commandant la D. C. exprime en ces termes la satisfaction qu'il éprouve pendant une visite dans ce secteur :

« J'ai vu, de Gilotin à Berjolet, les éléments des trois brigades aux avant-postes. J'éprouve une grande satisfaction à vous dire que la 2e B. C. était, par sa tenue, sa vigilance, l'attitude de ses hommes, très supérieure aux autres ».

Les éloges du Général Commandant la D. C., s'adressaient à des troupes qui avaient aménagé le secteur d'une façon parfaite, subi des bombardements d'une extrême sévérité, repoussé plusieurs coups de main, avec des pertes sensibles pour l'ennemi ; exécuté avec maîtrise de nombreuses reconnaissances dans les défenses allemandes, qui, bref, s'étaient montrées manifestement supérieures en qualité à l'adversaire qu'elles avaient en face d'elles.
Le 13 janvier 1918, le Régiment se porte dans la région Chantilly-Senlis et revient le 15 mars dans la région de Cuts.
Le 23 mars, la 2e B. C. se porte en alerte dans la région de Crisolles, puis d'Ognolles : l'offensive allemande est commencée.

1918 - MONTDIDIER

Dans ces combats défensifs, les divisions de cavalerie servirent d'abord de sûreté aux troupes d'infanterie qui, débordées, se repliaient. Le 24 mars, assurant les liaisons, exerçant une active surveillance, elles furent des yeux qui renseignèrent le Commandement sur l'avance allemande. Ce sont les patrouilles dans Nesles, Mesnil-Saint-Nicaise, Breuil, Quiqueray, qui permirent au Général Commandant la 22e D. I. d'être constamment au courant de la situation du front anglais. Puis, le 25 mars, un trou se produisit dans la ligne anglaise. Les cavaliers se regroupent, mettent pied à terre à Fonchettes ; un escadron, resté à cheval, pousse ses reconnaissances sur Omiecourt, Curchy, Dreslincourt, et reconnaît la ligne anglaise qui, à ce moment (il est 7 h. 30), passe par Pertain, Bersancourt et Dreslincourt.
A 9 h. 30, le chef d'escadrons commandant le détachement à pied, décide de se porter sur Ponchy (Commandant **de BOYVE**). Il assure à Chaulnes sa liaison avec le chef d'Etat-Major de la 24e D. I. anglaise.
A 13 h. 30, un violent bombardement se produit, une attaque se dessine sur Ponchy. La garnison anglaise de ce village (un régiment), épuisée par plusieurs journées de combats ininterrompus, flotte, puis se replie en désordre entre Puzeaux et la ferme Bel-Air. Le détachement à pied l'arrête, l'étaye, la repousse en avant, et le chef d'escadrons commandant le détachement, exerçant sur le colonel anglais une pression morale, fait ressouder la ligne, et organise une position sur les croupes Sud de Ponchy.
A 18 heures, l'ordre arrive qui met à la disposition de la 22e D. I. française, le détachement à pied. Le commandant **De BOYVE** occupera Hattencourt avec une compagnie, et Fonches avec l'autre compagnie.
Mission : Surveillance de la route de Lille.
Le mouvement de rocade s'exécute sans trop de pertes, bien que le détachement fut tiré à vue par l'artillerie ennemie.
Fonches est en flammes, les Anglais font face au Sud, garnissant une ligne qui passe par Fonches et Hattencourt.
Hattencourt brûle : un bataillon anglais occupe une ligne passant au Sud du village. Le chef d'escadrons **De BOYVE** reconnaît qu'un trou existe entre la 24e D. I. A. et la 22e D. I. française ; la 24e D. I. A., qu'on croyait face au Nord, fait, en réalité, face au Sud et, entre Fonches et Hattencourt, regarde la 22e D. I. L'ennemi a pénétré dans la poche ainsi formée : trois prisonniers sont capturés au Sud de Hattencourt.
Le 26 mars, le détachement prend position à l'Ouest d'Hattencourt, prolongeant la ligne anglaise qui passe maintenant par Hallu-Hattencourt.

Au petit jour, une attaque allemande, sur Hattencourt, se dessine ; le village est pris très rapidement et la position du détachement est prise d'enfilade par des feux de mitrailleuses venant des lisières.
A 8 heures, l'attaque allemande progresse sur Liancourt, Fresnoy-au-Bois et aborde la droite du détachement.
A 8 h. 35, les Anglais lâchent pied. Complètement isolé et menacé d'encerclement, le détachement ne peut que les suivre ; le repli s'exécute en échelon à droite, par rapport aux Anglais, sous le feu des mitrailleuses ennemies, tirant à 400 mètres.
Le commandant du détachement se dirige entre Rouvroy et Parvillers et s'installe face à l'Est, dans une ancienne position française, à l'Ouest de la route Rouvroy-Parvillers, à 400 mètres Nord de Parvillers.
Bientôt, la compagnie de droite signale une colonne ennemie, de la valeur d'un bataillon, qui débouche de Fresnoy-les-Roye et se déploie dans la direction de Parvillers, sous le couvert d'un barrage d'artillerie.
Une mitrailleuse ennemie s'installe aux lisières de Parvillers et prend le détachement sous son feu. Une compagnie se dispose en équerre : une section face à l'Est, une section face au Sud, une S. M. au sommet de l'angle, contrebat efficacement la mitrailleuse allemande placée en lisière de Parvillers. La 2e compagnie est placée en échelon, face au Sud.
Au bout de deux heures de combat, menacé par l'Est, par le S. E., coupé de la 22e D. I. à laquelle il était rattaché, ayant perdu toute liaison avec les Anglais qui se repliaient très vite, le chef de bataillon donne l'ordre de repli ; ce repli s'exécute par échelons, sous le feu, dans l'ordre le plus parfait, d'abord dans la direction du N.-O., pour sortir de la poche faite par l'ennemi, puis dans la direction du Sud.
Le détachement emmène ses blessés, il suit l'itinéraire Rouvroy-Beaufort, Le Quesnel, Fresnoy-en-Chaussée, Le Plessier, Rozenvillers, parcourant plus de 35 kilomètres après de dures journées de combats.
Le 27, le détachement continue sa marche sur Montdidier, par Le Hamel, Bouillancourt, Courtemanche, s'arrête deux heures dans Montdidier évacué et arrive à Bacouel.
Le 28, départ de Bacouel. A deux kilomètres de Bacouel, le général De Mitry arrête le détachement et, félicitant le commandant de Boyve sur la belle tenue d'une troupe qui vient de combattre et de faire de dures étapes, donne l'ordre d'aller constituer un barrage entre Roquencourt et Le Mesnil-Saint- Firmin.
La position est immédiatement organisée avec deux lignes de tranchées, flanquées par les mitrailleuses. A 17 heures, la situation s'étant améliorée, le général commandant le 6e Corps autorise le détachement à cantonner au Mesnil-Saint-Firmin.
Depuis le 24, les hommes n'avaient ni mangé d'aliments chauds, ni bu de café ; ils avaient combattu, marché sans arrêt, couché sans couvre-pieds ; mais le moral superbe qui les animait en faisait la troupe des heures d'épreuve qui avait forcé l'admiration du général De Mitry.
A la suite de ces affaires, le général **ROBILLOT** citait la 1re D. C. à l'ordre du 2e C. C.
Le 8 avril, le Régiment rassemblé quitte Montigny, Maignelay, et prend ses cantonnements de repos dans la région de Bray-Lû, puis de Nogent-l'Artaud. Le 4 mai, il se porte vers l'Est et occupe les localités de Saint-Amand-sous-Fion et Coulvagny. Il y reste jusqu'au 27 et est alerté à cette date : la 2e grande offensive allemande se déclenche.

DORMANS

Le29 mai, la 1re D. C., cantonnée dans la région de Vanciennes-Boursault, reçoit l'ordre de se porter dans la région Courmont-Ronchères.

A Champvoisy, la 2e B. C. reçoit l'ordre de se porter sur Cierges, le 2e escadron du 2e cuirassiers est à l'avant-garde ; à 16 heures, cet escadron signale l'infanterie ennemie débouchant de Bellevue et marchant en direction de Cierges ; des coups de feu partent des boqueteaux à 500 mètres au nord-ouest de Ronchères.
La brigade, engagée dans le bois Meunière, doit se retirer sous la menace d'encerclement. Un peloton à pied du 2e escadron tient les lisières du bois Meunière pendant une heure, puis remontant à cheval, sert d'arrière-garde à la brigade, qui met un bataillon pied à terre sur les pentes du ravin sud-est de la défense.
Le Chef d'escadrons **DOMENECH** de Celles commande le 1/2 bataillon fourni par le 2e cuirassiers (2 compagnies, 1/2 compagnie de mitrailleuses).
A 18 heures, la 1re compagnie occupe le front Cote 191, lisière ouest de la forêt de Ris. La 2e compagnie occupe le front nord de la ferme du Bois de la Forge, Villardel Ferme.
Les compagnies, immédiatement au contact, prennent leurs positions malgré la résistance de l'ennemi. Le maréchal des logis **MALLET**, de la 1re S. M., mitraille à très courte distance des mitrailleurs ennemis qui progressaient, leur causant de lourdes pertes, les obligeant à fuir.
A 19 heures, les patrouilles envoyées à droite, sur la défense ; à gauche, sur la cote 190, pour y prendre les liaisons indiquées par les ordres reçus, trouvent ces emplacements inoccupés.
A 19 heures 30, l'ennemi occupe Ronchères, et prononce une violente attaque sur les sections de la 1re compagnie, qui se replient pied à pied au travers de la forêt de Ris, causant des pertes à l'ennemi. Découvert sur sa droite, et la nuit venant, le commandant **DOMENECH** replie de 200 mètres la 2e compagnie sur les lisières nord-est de la forêt de Ris, que l'ennemi bombarde fortement pour attaquer, puis s'emparer de la ferme du bois de La Forge.
A 22 heures, le Chef de bataillon est sans nouvelles de la 1re compagnie, qui est coupée de lui ; il se porte avec la compagnie et les S. M. qui lui restent au carrefour est du Chalet de Villardel, où il est rejoint par une compagnie du 1er cuirassiers venue en renfort.
Le 30 mai à 2 heures, le bataillon se reporte en avant et, soutenu par les feux de F. M., réoccupe ses anciennes positions de la Cote 191, à la ferme Villardelle. Liaison prise à gauche avec un bataillon du 47e d'infanterie.
A 4 heures 30, liaison prise à droite avec deux compagnies du 6e Génie.
A 11 heures, le bataillon de la 5e B. D. qui occupait Champvoisy se retire sous une attaque ennemie, et entraîne le repli des deux compagnies du 6e génie, de la Cote 191. A gauche, les Allemands attaquent et enlèvent la Ferme Villardelle.
A 15 heures 30, le bataillon tient toujours ses positions, mais les liaisons à droite et à gauche sont rompues, l'ennemi s'infiltre dans la forêt de Ris ; reculant pied à pied au travers de la forêt, et seulement sous la pression de l'ennemi qui garde le contact avec l'arrière-garde, le bataillon se replie vers le sud. A la lisière sud de la forêt de Ris, il est pris sous un violent tir de barrage par obus toxiques et explosifs, qui lui cause des pertes sévères, mais sans amener le moindre désordre. C'est là qu'on a pu voir un brancardier, négligeant ses propres blessures, relever un camarade grièvement blessé à la tempe, le soutenant, l'entraînant, en s'efforçant avec sa main de boucher la plaie, par où s'échappe un jet de sang ; pas un blessé ne fut abandonné, les voitures d'ambulance les transportèrent tous sous le feu. Le Chef d'escadrons **DOMENECH de CELLES,** voyant un groupe du 10e R. A. C. en position au sud de la forêt de Ris, s'organise pour le couvrir au nord et à l'ouest, tandis que, au moyen des éclaireurs montés du bataillon, il recherche ses liaisons à droite et à gauche, et surveille la forêt de Ris.
A 17 heures, le Chef de bataillon reçoit l'ordre verbal suivant apporté par l'officier de liaison à l'E. M. de la D. C. : Rassemblement immédiat de la 1re D. C. à Treloup
En exécution de cet ordre il se dirige sur Treloup, laissant à la disposition du groupe d'artillerie 1 peloton à cheval.
A 18 heures 15, à Treloup, le Colonel **BUHLER** du 43e R. I. donne au Chef de bataillon l'ordre suivant : Vous faites partie du groupement **BUHLER** qui a comme mission de défendre le pont

de Dormans, depuis Treloup jusqu'à Vincelles. Portez-vous à Vincelles, secteur de surveillance : nord de Vincelles, cote 216. Liaison avec Vincelles et Chassins
Le bataillon se dirige sur Chassins ; il y trouve le général **REY** qui prescrit au Chef de bataillon de considérer comme nul l'ordre donné par le colonel **BUHLER**, et d'occuper la cote 216 face à l'ouest. La reconnaissance du terrain est aussitôt faite par le Commandant **DOMENECH** : pendant cette reconnaissance il voit à 200 mètres une compagnie allemande qui marche en formation de combat sur la cote 216. Il déploie aussitôt 2 sections en tirailleurs et les porte en avant vers la crête, les 2 sections s'élancent et forcent les Allemands à stopper immédiatement. Cependant l'ennemi débouche de Tréloup et marche ouest-est sur Chassins ; il commence à ouvrir le feu sur Chassins. Menacé d'être tourné, le Chef de bataillon donne l'ordre de repli ; direction : le pont de Dormans. La compagnie de réserve déployée en tirailleurs dans la plaine entre Chassins et Dormans balaie de son feu la crête 216 et les pentes sud, causant des pertes aux ennemis, empêchant toute progression et permettant ainsi aux sections engagées de se décrocher à temps. Sous le feu de l'ennemi qui tient les crêtes, la position du bataillon dans la plaine est intenable. De plus des formations denses d'infanterie ennemie progressent de Treloup sur Chassins. Le bataillon est obligé de se retirer. Il franchit la Marne sous les obus au pont de Dormans, et s'organise immédiatement pour la défense de ce pont. Il est mis à la disposition du Lieutenant-Colonel **ARQUE** du 45^{e} R. I. chargé de la défense de Dormans ; le Commandant **DOMENECH** reçoit le commandement du C. R. de Dormans qui va de Treloup inclus à Vincelles exclus ; il a à sa disposition le bataillon de cavaliers, plus une compagnie du 416^{e} R. I., 2 S. M., et le 13^{e} A. C. A. M.
Le 31 mai, le bataillon étant très éprouvé, une section du 1er Cuirassiers arrive en renfort. Le Commandant **DOMENECH** organise le C. R. Des tranchées bordant la Marne sont creusées ; l'ennemi ne tente pas de déboucher de Chassins, mais bombarde violemment le pont de Dormans et ses abords.
A 20 heures, le Chef de Bataillon reçoit du Général Commandant le 1er C. C. l'ordre de détruire le pont de Dormans, qui saute à 20 heures 30. La destruction est radicale.
Le Bataillon reste aux tranchées jusqu'au 5 juin ; des marmitages lui occasionnent des pertes mais aucune attaque ennemie ne se prononce.
Pendant cette dure période du 29 mai au 5 juin, harassée par des marches et des combats incessants, la troupe s'était montrée au-dessus de tout éloge, malgré les pertes sévères subies. D'un moral très élevé, d'un mordant extraordinaire, les cavaliers pouvaient être fiers de l'œuvre accomplie : jetés en enfants perdus dans un trou de la ligne avec des moyens insuffisants, sans liaisons, ils avaient arrêté un ennemi très supérieur en nombre, qu'une suite de combats heureux avaient rempli de confiance en lui-même.
Le 6 juin, après la relève du bataillon Domenech par le 109^{e} R. I., le régiment regroupé se porte dans la région de Châlons-sur-Marne. Il cantonne à Saint-Pierre-aux-Oies et Villers-aux-Corneilles et puis à Matougues.
Le 12 juillet, on pressent nettement l'imminence du 3^{e} coup de boutoir que les Allemands vont porter pour essayer de briser l'acharnée résistance des Alliés. Le dernier acte du drame va se jouer.

MONTVOISIN

Le 15 juillet, à minuit 10, les Allemands attaquaient à nouveau. La 1re D. C., rattachée à l'Armée Gouraud, devait éventuellement jouer un rôle en occupant les deuxièmes positions du système défensif de Saint-Hilaire-au-Temple, au cas où les premières positions auraient été prises par l'ennemi. A 19 heures (le 14 juillet), elle avait reçu l'ordre préparatoire de mouvement.

Le 15 juillet, à 2 h. 10, le Régiment se porte sur Saint-Hilaire-au- Temple ; la mise à pied s'effectue au passage à niveau à 2 kilom. sud-est de ce village. Le bataillon à pied se porte à 500 mètres de Saint-Hilaire où il occupe des emplacements préparés à l'avance.
A 14 heures, le colonel **CHASSOUX**, commandant le groupement à pied, reçoit l'ordre de regagner les chevaux de mains ; il se portera à Oiry pour bivouaquer, à 500 mètres nord de cette localité.
A 22 h. 30, réception de l'ordre : Mettre en route sur Boursault les éléments des 1er et 2e cuirassiers destinés à former un bataillon à la disposition de la 10e D. 1. C., sous le commandement du chef d'escadrons **DOMENECH de CELLES**. Le 16 juillet, à 1 heure, départ des éléments ; la mise à pied s'effectue dans les boqueteaux de la cote 188 (est de Boursault), à 5 heures. Le bataillon est composé de trois compagnies (2 compagnies formées par le 2e cuirassiers, lieutenant **de LUPEL**, capitaine **MERTZ**, une compagnie du 1er cuirassiers et une compagnie de mitrailleuses formée par les 4 S. M. des deux régiments.
A 8 heures, le colonel **LOROQUE**, commandant 1'1. D. de la 10e D. I. C., envoie l'ordre d'occuper, avec une compagnie et une section de mitrailleuses, la position Cense-Carrée ferme Les Godins-ferme et, avec une compagnie et deux sections de mitrailleuses, de boucher un trou qui existe entre la gauche du bataillon **RENARD** (53e colonial), et la droite du 61e bataillon de chasseurs à pied. Au moment où le chef de bataillon prend ses dispositions, de nouveaux ordres arrivent qui annulent le précédent, et enjoignent de barrer la route Œuilly-Montvoisin avec une compagnie et deux sections de mitrailleuses, et empêcher tout passage de l'ennemi entre la Marne et la droite du bataillon du 52e R. I. C., établi sur la croupe 164. Les deux compagnies et les deux S. M. restantes seront réservées à la ferme Lépine.
La compagnie et les deux S. M. (compagnie **CLOUET**), qui ont pour mission de barrer la route Œuilly-Montvoisin, se portent immédiatement sur Montvoisin en formation de combat : une ligne de tirailleurs très peu dense, suivie d'une colonne d'escouades, progressent à l'abri des bois.
Montvoisin est occupé par l'ennemi, ainsi que le chemin de terre La Cave - Montvoisin. Le combat s'engage à très courte distance. Les F. M. et les mitrailleuses causent de lourdes pertes aux Allemands qui progressent, et les obligent à stopper.
La section de gauche (**de ROHAN-CHABOT**), essaie de continuer la progression en amorçant un mouvement débordant sur Montvoisin ; elle pénètre dans le village en refoulant l'ennemi ; mais une violente contre-attaque l'oblige à se replier à son tour en laissant son officier tué ainsi que plusieurs gradés et cavaliers.
A 16 heures, les coloniaux qui tiennent le bois au nord des Godins-ferme se replient sous une violente attaque ; ceux de la cote 175 sont refoulés sur la Cense-Carrée ; la compagnie **CLOUET**, très en l'air et fortement éprouvée, ayant perdu la liaison avec la cote 175, reporte sa ligne en arrière de 500 mètres. Le mouvement s'exécute sous un feu très violent, par échelon ; les pertes sont très légères.
Le bataillon de la ferme L'Epine garnit, en liaison avec les coloniaux, une ligne passant au nord de L'Epine-ferme et dans le bois à l'est.
A 18 heures, la compagnie **CLOUET** est en position aux lisières de Villesaint, mais il n'y a plus aucun élément d'infanterie entre ce village et la ferme L'Epine ; le chef de bataillon donne l'ordre à la compagnie **de LUPEL** de rechercher la liaison à travers les bois. La ligne se ressoude.
Des éléments ennemis qui tentaient de couper la ligne Lépine, ferme Villesaint, sont refoulés avec des pertes. Pendant la journée, de violents bombardements à gaz et d'obus explosifs, des rafales de mitrailleuses, avaient balayé la ferme L'Epine et les bois attenants, causant à la compagnie de réserve des pertes sensibles.
Le 17 juillet, un bataillon des 3e et 8e hussards relève à Villesaint, la compagnie **CLOUET**, qui est mise en réserve à la ferme Des Patis. A 11 heures, les formations d'infanterie, en colonnes

minces, se portent à l'attaque de la cote 235 (sud d'Œuilly). Montvoisin doit être attaqué par le bataillon des 3e et 8e hussards, appuyé à gauche par la compagnie **De LUPEL.** Pendant toute la journée, le bombardement cause au bataillon des pertes sévères.
Le 18 juillet, l'attaque sur Montvoisin pendant la nuit a échoué.
A 12 h. 30, le brigadier **DEMARQUAY** en recherchant une liaison, s'avance audacieusement jusqu'aux lisières de Montvoisin, pénètre dans les premières maisons du village, se trouve face à face avec une sentinelle ennemie, la met en joue, lui crie de se rendre, la capture, et rend compte en outre que Montvoisin paraît très faiblement occupé.
A 19 h, 30, Montvoisin est enlevé par le bataillon des 3e et 8e hussards, appuyé par la compagnie **De LUPEL**, qui progresse très facilement dans les bois à l'est de Montvoisin.
L'ennemi semble avoir perdu tout son mordant. Les attaques françaises qui se succèdent au nord de la Marne, le font se replier en hâte ; l'activité de l'artillerie ne se ralentit pas une seconde, et sous le couvert de son barrage, les Allemands semblent préparer un repli général.
Le 19 juillet, le bataillon se regroupe vers la ferme Des Limons et étang d'Orléans. Le mouvement s'exécute à partir de 13 h. 30, par échelon, et presque sans pertes, bien que l'artillerie ennemie balayât fortement les arrières. Arrêt à la ferme des Limons, puis départ pour le carrefour, à 3 kilomètres sud de Vauciennes, et retour au cantonnement.
Le bataillon, dans cette affaire, avait perdu environ 20 tués, plus de 50 blessés, tous grièvement, et 8 disparus. De nombreux blessés légers avaient refusé de se laisser évacuer, donnant ainsi la preuve d'un moral magnifique qui ne s'est jamais démenti un seul instant.
Avec le concours des camarades de l'infanterie coloniale, des chasseurs à pied, et des bataillons fournis par les 3e et 8e hussards, les 9e et 29e dragons, le bataillon des 1er et 2e cuirassiers avaient arrêté complètement les Allemands dans leur progression sur Epernay par la rive gauche de la Marne. Il avait, par cela même, coopéré au développement de la manœuvre de l'armée Mitry, au sud de la Marne.
Le régiment se porte au sud de la Marne, au bivouac dans la région de Germaine, et prend, par des patrouilles, la liaison avec les troupes anglaises qui attaquent dans la montagne de Reims.
Mais le 24 juillet, la situation change sur le front Château-Thierry ; les troupes franco-américaines attaquent à leur tour ; le régiment bivouaque au nord de la Marne, aux Coupettes. Un escadron assure la sécurité du stationnement de la D. C., sur le front Chartèves-Epiets, et prend les liaisons avec une brigade américaine.
Le 29, la D. C. se reporte en arrière, dans la région est de Vitry-le-François. La 2e B. C. s'embarque le 21 août, pour relever dans le G. M. P. la 5e B. C. qui y assure le service d'ordre. Le 2e cuirassiers cantonne à Maisons-Lafitte et à Achères. Le 25 octobre, il quitte ses cantonnements pour rejoindre la D. C., qui bivouaque au nord de Fismes. Le mouvement vers le nord est interrompu en raison de l'armistice et reprend vers l'est. La frontière allemande est franchie entre Raucourt et Saint-Juré, le 19 novembre, à midi : le régiment défile devant l'étendard, et cantonne en pays annexé, d'abord à Vigny, puis aux environs de Sarrelouis (Hottonville Danting — Rickingen).
Il y reste jusqu'au 25 novembre, s'embarque à Héricourt le 9 décembre, et arrive dans le gouvernement militaire de Lyon.

———————

AU POILU, NOTRE LECTEUR

Nous terminerons ici le bref exposé des faits que tes yeux ont pu voir. Un profane l'accusera peut-être de sécheresse : mais, toi, qui fus acteur, dans tous les drames qu'il met en cause, tu ne le liras pas sans émotion : les mots prendront pour toi des significations singulières; quand on voit sur les communiqués :
« Bombardements violents dans le secteur de Coucy, ou Nos troupes ont enlevé Montvoisin, seul, le soldat peut se rendre compte de ce qu'il tient d'héroïsme, de sacrifices, de souffrances, dans cette sécheresse apparente des mots. Nous avons ici simplement voulu faire le communiqué de tes exploits et nous sommes assurés qu'il restera pour toi terriblement évocateur : il te servira d'aide-mémoire, dans les belles histoires que plus tard te demanderont tes enfants. Mais, hélas, beaucoup de tes frères d'armes n'ont pu arriver aux dernières pages et sont morts avant d'avoir pu récolter le fruit de leur souffrance. Un de tes camarades, lors du passage de la frontière allemande, fit cette réflexion que nous avons pu entendre :
« Ah ! il faudrait pouvoir dire cela aux Morts »

Crois-tu qu'ils ne le savent pas ?
Crois-tu qu'ils soient vraiment morts, ceux qui sont tombés pour leur Patrie ?
Non ! Ils ne mourront que si on les oublie et, tu sais bien, toi, qu'ils seront toujours vivants dans ton souvenir.
Aime-les, aime-les toujours dans les personnes de leurs veuves et de leurs orphelins.

O grands morts des combats qui jonchez par milliers
Les plaines et les bois de notre belle France,
Dormez en paix ! Enfin l'heure de la vengeance
A l'horloge du temps, implacable, a sonné.
L'avez-vous su ? le vent léger, en sa caresse,
Effleurant vos tombeaux, vous a-t-il murmuré :
« Soyez heureux, O Morts ! le Boche est écrasé,
Il pleure maintenant de rage et de détresse ».

Près de vous, le corbeau vient-il à lire d'aile,
Se poser, pour apprendre la bonne nouvelle ?
Le blé nouveau qui vous entoure a-t-il parlé ?

Non, c'est une autre voix qui nous a renseignés
Si puissante, que nos âmes ont tressailli : «
Du fond de son grand ciel, c'est Dieu qui nous l'a dit ».

Amiens Tramil

GÉNÉRAUX DE BRIGADE

Général LOUVAT	2 août 1914 au 20 novembre 1914.
— LEORAT.	20 novembre 1914 au 14 janvier 1915.
— CHABAUD	19 janvier 1915 au 14 décembre 1915.
— LAPERRINE	15 décembre 1915 au 26 janvier 1916.
Colonel DE RASCAS DE CHATEAUREDON	26 janvier 1916 au 3 octobre 1917.
Général DE RASCAS DE CHATEAUREDON	3 octobre 1917 au 26 octobre 1917;
Général LASSON	27 octobre 1917 au 12 janvier 1918.
— DE BRANTES	12 janvier 1918 au

COLONELS

Colonel HALNA DU FRETAY	2 août 1914 au 6 octobre 1914.
Chef d'Escadrons CLOLUS	6 octobre 1914 au 15 novembre 1914.
Colonel DURANT DE MAREUL.	15 novembre 1914 au 7 mars 1915.
Lt-colonel DU HAMEL DE CANCHY	17 mars 1915 au 14 juillet 1917.
Colonel DE FRANCOLINI	14 juillet 1917 au 14 août 1917.
Colonel DU HAMEL DE CANCHY	14 août 1917 au 15 avril 1918.
Lt-colonel DE FRANCE	15 avril 1918 au 26 avril 1918.
Colonel CHASSOUX	26 avril 1918 au

NOMBRE DE CITATIONS :

Au Corps de Cavalerie	27
A la Division	87
A la Brigade	162
Au Régiment	402
A l'Armée	31

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

DOMENECH DE CELLES	Chef d'Escadrons.
LAURENCIER	Brigadier.
STAFANI	Lieutenant.
MULLER DE SAINT-GERVAIS	Sous-Lieutenant.
DE BOYVE	Chef d'Escadrons.
RIVAL	Adjudant-Chef.
MENPONTEIL	Adjudant.
BREDIF	Maréchal des Logis.
MITTON	Brigadier.
ANFRAY	-
DUCLOS	Cavalier.
OBRY	-
MALLET	Maréchal des Logis.
DUFOIX	Cavalier.
FAÇON	-
CORDON	-

Ancestrami

COTREL	Cavalier
GAUDIN	-
BORDEAU	-
DIONIS	-
GOSSART	Brigadier.
LOURY	Cavalier.
RENOUF	-
DUPUY	-
MESLAND	Maréchal des Logis.
FROGER	Cavalier.
LABIE	-
BOREL	Maréchal des Logis
DODANE	Brigadier.
LEJEUNE	-
BECQUELIN	Cavalier.
PINCHE	-

_____

SOUS-OFFICIERS, BRIGADIERS, CAVALIERS TUÉS

MORAS	Brigadier.	9 septembre 1914.
MOUGEOT	Cavalier.	10 octobre 1914.
GREARD	-	20 juillet 1915.
DUVAL	-	22 novembre 1915.
DUPONT	-	21 janvier 1916.
DESCOTTES	-	21 mai 1916.
BORDEAU	-	23 novembre 1916.
LABIE	-	-
MITTON,	Brigadier	16 janvier 1917.
VAVASSEUR	Cavalier.	27 février 1917.
LOURY	-	22 mai 1917.
FROGER	-	30 mai 1918.
DUFOIX	-	2 juin 1918.
GOSSART	-	16 juillet 1918.
RENAUT	-	-
LEVIER	-	-
DUPUY	-	-
GAUDIN	-	-
COTREL	-	17 juillet 1918.
MESLAND	Maréchal des Logis.	-
DIONIS	Cavalier.	18 juillet 1918.
CORDON	-	19 juillet 1918.

****

Ancestramil

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL
des
Armées françaises de l'Est

———

BUREAU DU PERSONNEL
Décoration

———

ORDRE N° « 17174 » « D»
EXTRAIT

Le Maréchal de France, commandant en chef les Armées françaises de l'Est, cite à l'ordre de l'Armée :

Le 2e Régiment de Cuirassiers

« Au cours des grandes offensives allemandes de mars, mai et juillet 1918 porté rapidement à cheval sur les points indiqués par le Commandement et mis en entier pied à terre au combat immédiat :
« A, le 25 mars, rétabli la liaison entre la gauche française et la droite anglaise. Puis, obligé sous la pression d'un ennemi supérieur en nombre, de se replier et complètement séparé des unités françaises, a exécuté ce mouvement en combattant en liaison avec les unités britanniques dont il protégeait la retraite, leur inspirant, de l'aveu même de leur chef, la plus grande confiance, par son magnifique état moral et physique et malgré huit jours de marche et de combats ininterrompus, sous les ordres du Chef d'escadrons De Boyve.
« Du 25 mai au 5 juin, a tout d'abord lutté pendant 24 heures, avec ses faibles effectifs, contre la progression, dans la forêt de Ris, d'un ennemi supérieur en nombre et exalté par de récents succès ; a ensuite retardé considérablement les progrès allemands au nord de la Marne, et interdit le passage de la rivière à leurs colonnes en face de Dormans, qu'il a tenu et gardé, sous un bombardement écrasant.
« Du 16 au 19 juillet, ayant reçu la mission d'empêcher tout passage de l'ennemi, entre la Marne, et la foute d'Oeuilly Montvoisin, a. au prix de durs combats et de arrêté complètement l'avance allemande vers Epernay, par la rive gauche de la rivière, et a, ainsi, coopéré sous les ordres du Chef d'escadrons Domenech de Celles, au développement de la manœuvre qui a rejeté ultérieurement l'ennemi sur la rive droite. »

G. Q. G.
Le Maréchal de France,
Signé : PÉTAIN.

Pour extrait conformé
Signé : Illisible.

****

Ancestramil